

Féministes, les jeunes ? Oui, mais...

Autor(en): **Mantilleri, Brigitte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **84 (1996)**

Heft 7

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281011>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

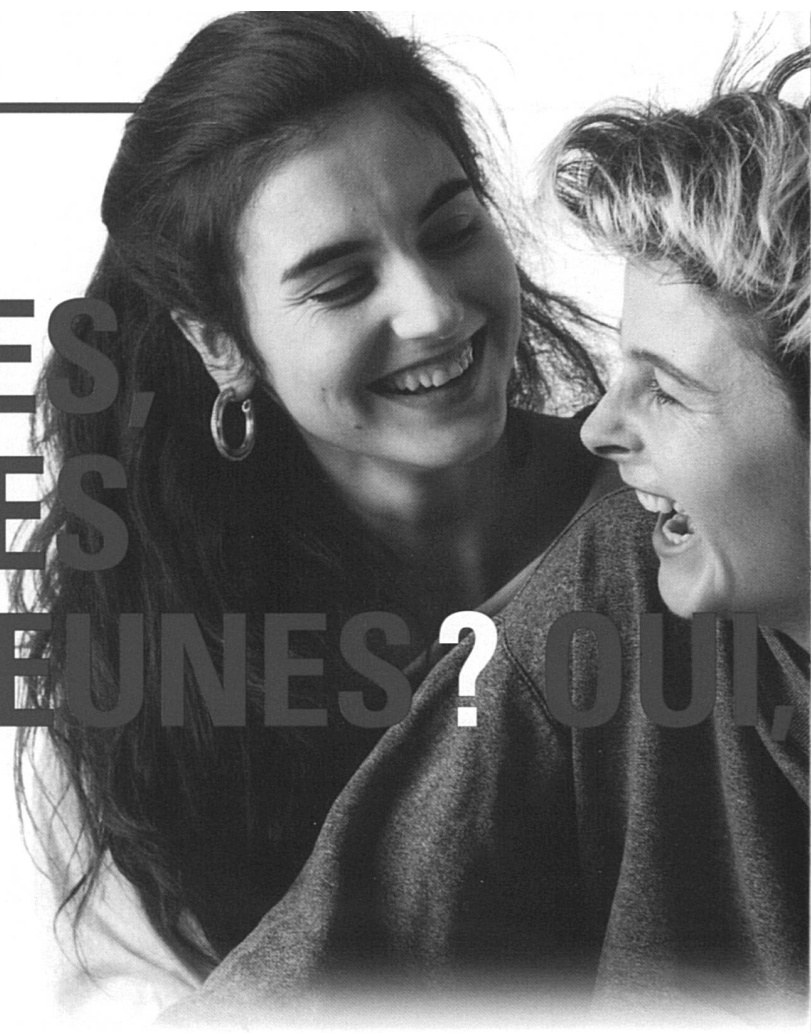
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FEMINISTES, LES JEUNES ? OUI,

Rencontre avec des jeunes en mal d'étiquette: souvent acquises aux idéaux mais en bataille avec les mots



Les jeunes ont beaucoup de mal à se débrouiller avec un contenu qu'elles approuvent et une étiquette éprouvante. A qui la faute? Aux féministes, selon Rene Denfeld, une jeune Américaine qui s'est mis tout l'establishment féministe à dos en déclarant qu'avec leur puritanisme, les leaders du mouvement avaient trahi le féminisme. Résultat, les jeunes Américaines n'accepteraient pour rien au monde de se définir comme féministes, alors qu'elles épousent bel et bien les idéaux du mouvement. Pour Rene, il faudrait même changer de terme pour que les femmes puissent y adhérer à nouveau. (ds *Courrier International*, mars 1996).

Ou la faute aux médias qui perpétuent l'image de la féministe baraquée qui bouffe du mâle. Un travail de sape remarquablement orchestré et mondial, si cela peut consoler. Susan Faludi, auteure de *Backlash* disait récemment dans une interview au magazine allemand *Der Spiegel* que c'était plus facile pour les femmes dans les années 80: «*Les adversaires des féministes avaient pour principe «la carotte et le bâton». Aujourd'hui, ils ne connaissent plus que le bâton. Cela va des méthodes*

brutales d'intimidation et de violence des divers groupes anti-avortement à la diabolisation de la théorie et de la pratique du féminisme, en passant par le démantèlement de l'aide sociale – qui touche en priorité les femmes.»

Pas étonnant dès lors que l'étiquette soit parfois dure à porter alors que la recherche féministe est passionnante, que les jeunes féministes sont poilantes et bien dans leur peau. Et que la bataille féministe n'est pas ringarde pour deux sous au vu des inégalités en tout genre qui demeurent. Mais voilà, une revendication ne se foment pas en solitaire devant son miroir magique: «*Oui, oui, tu es la plus belle, et d'autant plus belle que tu es féministe.*» Non! ça, c'est bon pour les contes de fées. Dans la réalité, vous parlez et vlan! l'étiquette aux connotations négatives vous est lancée en pleine figure pour vous le clouer... le bec. Rebecca West (1892-1983) ne disait-elle pas: «*...je sais seulement que les gens me traitent de féministe quand j'exprime des sentiments qui me différencient d'un paillasson.*»

Toutes celles qui – jolies pas jolies, jeunes moins jeunes, souriantes ou pas – ont un jour revendiqué plus ou

moins gentiment, ont sans doute été bâillonnées par l'étiquette féministe. Un féminisme devenu la cause de tous les maux, ou presque, alors que pour le sociologue Jean-Claude Kaufmann, lorsque les droits des femmes reculent, la démocratie risque de perdre son âme. Pour lui, «*le rôle des féministes est de tenir les individus en alerte et empêcher que chacune ne s'assoupisse dans l'inégalité.*»

Mais voilà, l'étiquette demeure et explique en partie les réponses en forme de «oui mais» des jeunes de Suisse romande interrogées. Seule Sophie, 17 ans, collégienne, ne ressent pas de différence: «*Je pense que les femmes et les hommes ont les mêmes droits. Cette étiquette ne me gêne vraiment pas. Je n'ai pas remarqué de gens qui perçoivent mal les féministes. Et je suis féministe parce que je défends les filles et les femmes.*»

Les autres par contre sont plutôt gênées aux entourures. Comme Nathalie, 25 ans, qui termine ses études de psychologie. De mère féministe, elle se dit prête à s'engager pour l'égalité des salaires mais pas avec une étiquette de féministe. «*Ce terme est associé aux années 70,*

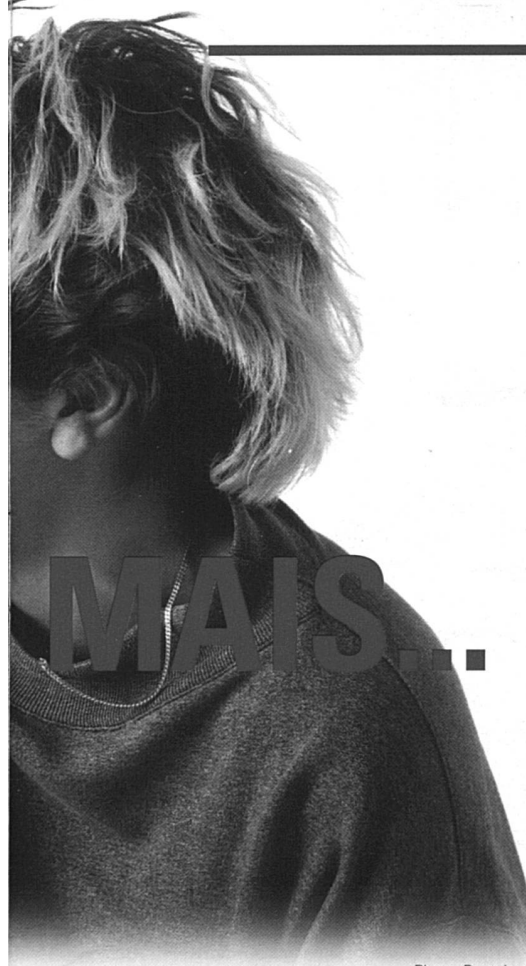


Photo: Beat Jost

au mouvement des femmes de cette époque.» Pour Isabelle, une enseignante de 24 ans, «il fait hommasse, il fait penser aux courants extrémistes qui veulent une égalité outrancière... Je suis plus pour une égalité normale... J'approuve les femmes modérées qui luttent pour l'égalité dans le travail, pour les femmes défavorisées, contre les lois qui briment les femmes dans les pays trop catholiques, trop musulmans.»

Agnès, 20 ans, étudiante en médecine n'a pas besoin d'être féministe: «Je ne perçois pas autour de moi une supériorité des hommes. Une femme est différente. Une femme féministe n'est pas féminine. Je trouve plus important d'être une femme féminine qu'un faux homme.»

Giliane, 24 ans, va quitter son travail de secrétaire afin de se consacrer à la musique. Elle est perçue comme une fille indépendante, autonome, affirmée. «Je ne suis pas féministe, car pour moi féminisme signifie être contre les hommes. Or, sa vie de femme, on la construit avec eux.» Pas de problème de ce côté pour les féministes du groupe parisien des «Marie Pas Claire» (10 étudiantes actives depuis 1992): «nous, on ne fait pas la guerre contre les mecs, on

fait la guerre pour la justice et pour l'égalité. Et ça, on en est fière.»

Isabelle, 25 ans, bibliothécaire, n'est pas féministe, mais sensible aux questions de l'égalité entre les sexes, surtout dans les domaines de l'éducation, de la profession et de la famille. Elle pense qu'il faut se répartir les charges du ménage et de l'éducation des enfants entre les femmes et les hommes «mais pas autant que le veulent les féministes.» Une étudiante au Poly zurichois, bien que non féministe, note que le Poly ne sait pas trop «gérer» la présence des étudiantes. Et ajoute bien qu'elle-même n'a jamais eu aucune gêne à se sentir femme au milieu de ses camarades masculins ou vis-à-vis de ses professeurs.

Elle croit fermement que les mentalités vont changer à mesure que la présence féminine se fera plus forte. Et que la mentalité des femmes changera. Elle redoute cependant un peu les positions prises par certaines militantes féministes extrémistes et préférerait ne pas voir les étudiantes s'enfermer dans un ghetto. Elle estime cependant qu'il faut encourager concrètement les carrières féminines en mettant plus de crèches à disposition. Et en ne tenant pas uniquement compte des publications pour la poursuite d'une carrière académique mais aussi de certaines expériences de vie.

Et ce, sans militer, pourrait-on ajouter. Dans la droite ligne des propos de Susan Faludi qui observe que les femmes dénoncent les problèmes formulés par les féministes mais redoutent le terme de féministe. Une question de mentalité, on prend ce qui est bon «mais nous ne nous mêlons pas au débat politique sur les rapports de force entre hommes et femmes, tout comme nous restons à l'écart des actions de solidarité avec les femmes qui ont encore plus de difficultés que nous.»

Retour à nos jeunes. Julie, 18 ans, collégienne, nuance: «Ça dépend de ce qu'on entend par féministe! Si ça veut dire que les femmes ont les mêmes droits que les hommes, je suis pour; mais si c'est pour être comme un homme, non! L'étiquette? Pour l'instant, je n'ai pas eu vraiment à la porter, – je n'ai pas subi de discrimi-

mination. Mais c'est vrai que dès qu'on proteste sur des remarques machistes, du coup on te traite de féministe, même sans être militante ni rien. Je pense que certains garçons sont immédiatement sur la défensive.

Au fond, je ne connais pas vraiment une féministe militante qui soit mariée, féminine etc. Elles sont tout de suite agressives contre les hommes, même s'ils ne sont pas sexistes. Regardez en Amérique: dès qu'un homme frôle une femme sans le faire exprès, il se retrouve avec un procès sur le dos pour abus sexuel! Quand on voit des émissions sur la question à la T.V., par exemple, dans «Comme un lundi» de Dechavanne, on a cette image-là!

J'ai été élevée sans discrimination et je crois que je suis plus féministe que ma mère, – c'est peut-être à cause de mon âge. Peut-être qu'avec le temps et les enfants, ça changera. De toute façon, ce ne sont pas mes idées qui vont m'empêcher d'être féminine!»

Quant aux jeunes filles qui suivent, elles sont en bisbille avec l'étiquette. Nava, 19 ans, CFC d'employée de commerce: «Oui, je suis féministe, un peu en tout cas. Je soutiens la cause des femmes et toutes leurs luttes pour l'égalité. Pour moi, c'est important. Si on me classe comme féministe, ça ne me gêne pas.»

Noémie, 17 ans, collégienne: «Disons que je suis féministe, mais que je n'ose pas m'affirmer comme féministe! Mais je ne me laisse pas dire certains trucs... Je proteste contre les gags anti-femmes des garçons, je défends les femmes, je sais qu'il y a encore beaucoup de pain sur la planche. Mais ce n'est pas en disant que je suis féministe que j'arriverai à faire passer mes idées. Ça braque mes copains et mes copines, ça fait peur aux gens. Le féminisme, au fond, ça sert à améliorer la société, à y apporter plus d'humanisme. Mais ce qui est important pour moi, c'est qu'avec mon copain, on partage les mêmes idées d'égalité...»

Aurélie, 22 ans, étudiante en lettres: «Oui, je suis féministe - Oui, ça me gêne qu'on pense que je le suis... C'est toujours dit avec moquerie -

vous ne seriez pas féministe quand même? comme si c'était la pire des tares. Je n'ai jamais entendu quelqu'un me dire... Ah! toi aussi, tu es féministe, ça m'intéresse... Dans un job d'été, mon patron m'a dit l'an passé... Quoi! vous seriez féministe? On se sent exclue, mise dans un ghetto alors qu'en fait tout le monde est féministe. En tout cas, tous mes copains et copines si on leur parle d'égalité, ils sont féministes à leur façon mais le terme n'est jamais utilisé avec admiration. Je trouve qu'être féministe, c'est très moderne, c'est le mot qui fiche tout en l'air. Si on demande autour de soi: «est-ce qu'il y a des inégalités entre hommes et femmes, tout le monde répond: OUI, es-tu pour l'égalité entre femmes et hommes? Réponse: OUI, mais es-tu féministe? Réponse: NON. Le féminisme est perçu comme quelque chose de trop revendicateur.»

Françoise, 24 ans, étudiante en psychologie, se considère féministe mais pas à 100%. D'ailleurs, elle trouve les cours *Femmes et Société* de l'Université de Lausanne trop poussés, même si des garçons les suivent. Quant aux garçons féministes? «Si on leur demande un service, ils nous disent: vous avez l'égalité, alors débrouillez-vous!»

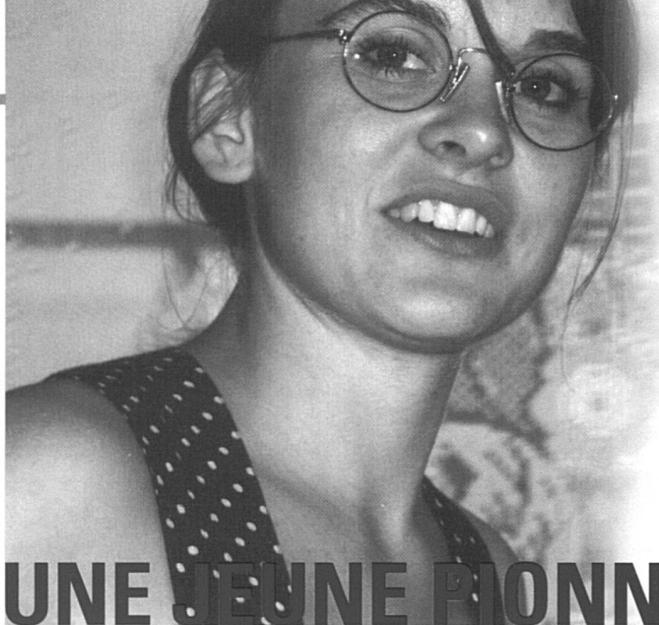
Réponse d'un garçon, justement.

Daniel, 18 ans, employé de banque: «J'ai vu des débats, qu'est-ce qu'elles gueulaient ces femmes! Il y en a qui poussent à l'extrême, genre «les hommes ne devraient pas exister»... Quand même! Je ne trouve pas l'étiquette gênante, ça dépend des arguments qu'on donne. A mon avis, on perçoit mal les féministes à cause de l'image publique qu'elles montrent, dans les émissions télévisées par exemple.

Je ne pense pas néanmoins que le féminisme ait été inutile. L'égalité dans le travail? Oh, tant que les hommes seront patrons... C'est pour ça que ça prendra du temps.»

Brigitte Mantilleri

Propos recueillis par:
Perle Bugnion-Secretan,
Simone Chapuis, Simone Forster,
Martine Jaques-Dalcroze,
et Michèle Michellod,



UNE JEUNE BIONNIÈRE

Magali Feller est la première femme à obtenir son Certificat fédéral de capacité d'électricienne à Genève. Elle est aussi une des filles de la bande des quatre qui a créé «*La Poilue*» (voir encadré). Interview.

Les femmes de votre génération ne se déclarent, en général, pas féministes. Mais vous, vous affirmez l'être. Pourquoi?

J'ai fait l'expérience des mouvements féministes à Berlin. J'ai passé une année dans cette ville après avoir passé mon bac. Il y avait beaucoup de cafés et d'établissements réservés, au moins une fois par mois, aux femmes. Se retrouver dans des endroits protégés, c'était vraiment enrichissant, autre chose que les vestiaires des salles de gymnastique ou les salons de coiffure. On sentait une quête d'identité, une recherche. J'ai

aussi vécu un choc, le 8 mars. Il y avait partout des manifestations à Berlin. Le soir, dans le quartier alternatif du Kreuzberg, la salle des spectacles était exclusivement réservée aux femmes. Cet immense espace était bondé. On sentait une force en mouvement. On avait soudain un sentiment de puissance.

Est-ce cette découverte des mouvements féministes berlinois qui vous a donné l'idée, de retour à Genève, de créer le journal «La Poilue»?

Oui, nous étions quelques copines à se lancer dans cette aventure. C'était

EBOURIFFANTE, LA POILUE GENEVOISE

En cinq, six pages A4 - c'est selon l'inspiration -, les jeunes rédactrices décoiffent un thème: *La Poilue Multimix*, *La jeune Eve féministe*... Et signent: Une araignée du soir, l'araignée noire, Mygale, une poêle. Elles passent au peigne, plus ou moins fin, la mixité, histoire de justifier le fait qu'elles se rencontrent entre poilues, épilées ou pas, afin de débattre de certaines idées: «Un instant de non-mixité peut donc être source de découverte, et tremplin pour de meilleures retrouvailles entre les deux sexes», écrivent-elles. Elles évoquent les Frauencafés berlinois, une journée de discussion sur «Femmes, féminismes et pouvoir», décortiquent l'histoire des centres femmes genevois, se posent des questions sur la formation des filles, les filières obligatoires, les carrières ou plutôt les non-carrières féminines, et les inégalités. Conclusion: «Certaines revendications féministes, vieilles presque comme le monde, que j'estimais nécessaires mais chiantes, me touchent tout à coup directement. Serait-ce possible que ces thèmes poussiéreux demandent à être secoués par ma génération? Je m'étais préparée, je dois dire, à des combats plus subtils...»

Quant à mon numéro préféré, il s'agit du *Spécial poils* avec son édito à poils ouverts signé la poêle. Ladite poêle pensant qu'au fond, elle aurait peut-être pu s'aider avec ses poils. «Nos valeurs de la beauté nous viennent de loin. Et si je me sens humiliée lorsque je m'épile, ce n'est pas que je rejette tout rituel de notre société. Ce qui me révolte, c'est de ne pas être acceptée telle que je suis. C'est de devoir avoir honte de moi.» Sur ce je me dépêche d'aller chez mon esthéticienne - beau temps oblige - qui va me disputer car j'ai raté un rendez-vous et que je me suis dépoilée à coup de crème et de rasoir: deux faux ennemis du poil qui, lui, se poile et repousse de plus belle. Et dire que Vénus était poilue!

(bma)